

LES MÉDECINS DE L'AMOUR

du XVI^e au XVIII^e siècle, à propos de deux d'entre eux :

JEAN AUBERY DU PLESSIS (1569-1624/) et FRANÇOIS BOISSIER DE SAUVAGES (1706-1767)

par Claude Lamboley

MOTS CLEFS : Jean Aubery du Plessis. François Boissier de Sauvages. L'amour et les médecins de l'amour entre le XVI^e et le XVIII^e siècle.

RÉSUMÉ : Évoquant deux anciens médecins, étudiants de la faculté de médecine de Montpellier, Jean Aubery du Plessis et François Boissier de Sauvages, l'auteur s'interroge sur la conception qu'on avait de la sexualité, et sur les autres médecins de l'amour, véritables précurseurs de nos modernes sexologues, ayant écrit sur le mal d'amour entre le XVI^e et le XVIII^e siècle.

SUMMARY: Evoking two former doctors, students of the Faculty of medicine of Montpellier, Jean Aubery du Plessis and François Boissier de Sauvages, the author wonders about the design that we had love and on the other doctors of love, real precursors of our modern sexologists, who wrote about the evil of love between the XVIth and the XVIIIth century.

Un de nos anciens confrères, Joseph Grasset, membre de notre Académie de 1878 à 1918, a publié, en 1896, un petit livre dont le titre a attiré mon attention : *Le médecin de l'amour au temps de Marivaux, étude sur Boissier de Sauvages, d'après des documents inédits*¹. Ce dernier avait, en effet, écrit une thèse de licence dont le titre exact est : *Dissertatio medica atque ludicra de Amore... Utrum sit amor medicabilis herbis ?*, autrement dit : *Dissertation médicale et plaisante sur l'Amour... L'amour peut-il être guéri par les plantes ?* Mon intérêt a été d'autant plus grand qu'en 2009 j'ai été l'auteur d'une communication académique : *Jean Aubery du Plessis, ancien étudiant en médecine de Montpellier, Intendant des eaux minérales de France, au temps d'Henri IV et de Louis XIII*², communication dans laquelle je citais un livre de ce médecin, suffisamment apprécié en son temps pour être réédité à soixante années d'intervalle, intitulé : *L'antidote d'amour avec un ample discours, contenant la nature et les causes d'iceluy, ensemble les remèdes les plus singuliers pour se préserver et guérir des passions amoureuses*³. Il m'a paru intéressant de réunir ces deux médecins, tous deux issus de la Faculté de Médecine de Montpellier, et de comparer leurs ouvrages. Ma démarche a été très proche de celle du Professeur Grasset, qui, dans l'introduction de son livre, écrivait avoir entrepris son travail *d'abord comme simple distraction aux heures de vacances, poursuivie comme hommage à la mémoire d'un ancêtre de mes enfants...*, ce d'autant que Jean Aubery est, pour les miens, un ancêtre lointain. Autant, il m'avait été facile de trouver le livre de ce dernier⁴, autant la recherche de la thèse de Boissier de Sauvages a été difficile, ce que constatait déjà Joseph Grasset. En effet, dès le XIX^e siècle, il n'en restait plus aucun exemplaire dans les plus anciennes librairies ni dans le dépôt de thèses de l'École de Médecine de Montpellier. Par bonheur, cette thèse avait été réimprimée d'après une copie autographique par un de nos anciens confrères, le baron d'Hombres-Firmas⁵, lui-même petit neveu de Boissier de Sauvages⁶. Un exemplaire appartient au fonds de l'Académie de Médecine⁷, qui en avait reçu le dépôt en 1855⁸, et qui m'en a aimablement communiqué une copie. Ces deux auteurs sont-ils deux cas isolés traitant de l'amour, il s'agit naturellement de l'amour charnel, comme ma-

l'adie et des traitements susceptibles d'être prescrits, ou existe-t-il d'autres exemples de médecins de l'Amour dans la littérature médicale, précurseurs de nos modernes sexologues ? Cette question nous amènera à nous interroger sur la conception qu'on avait de la sexualité entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, période où ont vécu nos deux médecins.

JEAN AUBERY ET FRANÇOIS BOISSIER, MÉDECINS DE L'AMOUR

DEUX MÉDECINS ISSUS DE L'ÉCOLE DE MONTPELLIER

JEAN AUBERY DU PLESSIS est né à Moulins, dans le Bourbonnais, baptisé, le jeudi 22 septembre 1569, en l'église Saint-Pierre-des-Ménétraux⁹. Sa vie a été détaillée dans une précédente communication³, je ne ferai que la résumer ici. Descendant d'une famille riche et honorée de Moulins, son plus lointain ancêtre qui soit attesté était Jean Aubery, premier du nom, son arrière-grand-père. Ce dernier, écuyer, était sieur de la Motte-Villaine et seigneur en partie de la Cour-Chapeau, par son épouse, Jeanne Buyat, qu'il avait épousé, en 1496. Cette dernière était la fille d'Hugonin, écuyer, seigneur du même nom, et d'Agnès Duryau. Le grand père de Jean, notre médecin, était Geoffroy Aubery, écuyer, seigneur du Plessis Bourbon. Il avait épousé, en 1535, Claudine Chabas. Il fut maire de Moulins, en 1552-1553. Il avait acheté le château du Plessis-Bourbon, dans la paroisse d'Autry-Issards, près de Moulins, probablement entre 1553 et 1554. Antoine, le père de Jean, baptisé en 1540, était docteur en médecine. La mère de Jean Aubery, Louise de Lingendes, était la fille de Jean, écuyer, seigneur de Pouzeux, lieutenant général en Bourbonnais et de Madeleine Charpin de La Rivière. Elle appartenait à une lignée puissante d'origine bourgeoise dont les membres les plus anciens étaient signalés dans des actes dès 1440. Jean Aubery vécut les premières années de sa vie à Moulins et à Autry-Issards, près de Souvigny, dans le château paternel. Il y reçoit un enseignement soigné, apprenant le latin et probablement un peu de grec. Après avoir appris ces rudiments, il a dû entrer au collège de Tournon, où il aurait connu Honoré d'Urfé qui deviendra son ami. C'est en mars 1590 que Jean Aubery vint étudier à Montpellier. Il s'inscrit à la Faculté de médecine, le 11 mars 1590¹⁰. Le samedi 16 novembre 1591¹¹, il passe avec succès le baccalauréat de médecine, sous l'égide de Jean Saporta. Le mercredi 17 mars 1593, il est promu docteur¹².

Ses études terminées, de retour chez lui au printemps 1593, Jean épouse, à Moulins, le 18 janvier 1597, Françoise Joly, d'une vieille famille moulinoise, les Joly du Bouchaud, qui lui donnera dix enfants. Médecin ordinaire du Roi, puis médecin du duc de Montpensier, il est nommé par lettre patente du roi Henri IV, en mai 1609, à la charge d'*Intendant des bains et eaux minérales et médicinales des provinces de Bourbonnais, Auvergne, Bourgogne et Forest*, et sa charge est confirmée par lettre patente du roi Louis XIII, en date du 21 décembre 1610, avec le titre d'*Intendant des bains et eaux minérales et de la recherche des antiquitez qui sont en notre royaume*, assortie d'une pension de six cents livres¹³. Désormais, il habite son château du Plessis, partageant sa vie entre l'exercice de la médecine, la constitution d'un cabinet de curiosités, riche en antiquités romaines¹⁴, dont on trouve la trace dans un manuscrit de Nicolas Fabri de Peiresc¹⁵, et l'écriture. Il est, en effet, connu comme un des anciens écrivains du Bourbonnais, se trouvant dans un environnement familial porté aux belles lettres : son frère cadet, Jean-Henri (1570-1652), jésuite, l'auteur de dix-huit volumes imprimés de

vers latins, dont une tragédie de *Cyrus* ; un de ses cousins, Jean de Lingendes (1580-1616), poète renommé, auteur de nombreuses poésies dont une *Elégie pour Ovide* ; Claude (1591-1660), le frère de ce dernier, jésuite et auteur, dès 1607, de trois volumes de *Sermons* ; enfin un autre cousin, Jean de Lingendes (1595-1665), qui sera un prédicateur apprécié, auteur de l'oraison funèbre pour la mort de Louis XIII, à Saint-Denis, et évêque de Sarlat. Par ailleurs, il entretenait des liens amicaux avec les beaux esprits du temps, le plus célèbre étant Honoré d'Urfé, l'auteur de *l'Astrée*¹⁶. Jean Aubery est l'auteur de plusieurs livres : *L'antidote d'amour*, *Les bains de Bourbon Lancy et l'Archambaud*, une *Apologie de la médecine* en latin (*De Restituenda et vindicanda medicinae dignitate, apologeticus*), et deux ouvrages d'archéologie : *Histoire de l'antique cité d'Autun* et *Antiquités du pays et duché de Bourbonnais et principalement de la ville de Bourbon-l'Archambault*. Il est mort après le 4 janvier 1624¹⁷, date du dernier document connu où figure son nom, et avant 1630, date de la *Description du Plessis* du Père Aubery où est fait son éloge¹⁸. Il avait entre 55 à 61 ans.

FRANÇOIS BOISSIER DE SAUVAGES est né à Alès, le 12 mai 1706. Sa vie nous est connue grâce à l'éloge prononcé à sa mort par Monsieur de Ratte, secrétaire perpétuel de la Société Royale des Sciences de Montpellier¹⁹. Cette biographie a été complétée par Joseph Grasset qui a eu en main des papiers de famille. Parmi d'autres auteurs s'étant penché sur la vie de ce médecin célèbre nous citerons deux de nos confrères, Louis Dulieu²⁰ et Marcel Barral²¹. Je me contenterai donc d'en rappeler les faits les plus marquants. Il était le sixième fils de François de Boissier, capitaine du régiment de Flandres et de Gilette Blanchier, descendant, du côté paternel, d'une vieille famille d'Alès répertoriée depuis 1540, comptant un premier consul. Son trisaïeul, Antoine Boissier, était bachelier en droit et avocat en cour d'Alais. Marié à Jeanne de Boissier, il eut pour fils, François, docteur en droit, qui, en 1637, épousa Delphine de Tuffan, fille de noble Charles de Tuffan, seigneur de Sauvages, et mère de Pierre, le grand-père du professeur. Ce dernier, marié à Jeanne d'Astier, fille de Jean d'Astier, médecin à Montpellier, fut gouverneur de la forteresse de Brégançon, et commanda cent volontaires au siège de Leucate, en 1637. Il devait mourir, le 14 juillet 1697, âgé d'environ 87 ans. Le grand-père de Gilette, sa mère, était marié à Gilette des Ours de Mandajon. On ignore son activité, de même que celle de Pierre, son fils, marié à Claire Tyran de Salon et père de Gilette. Cette dernière décèdera le 14 avril 1751, âgée de 78 ans.

Le jeune François passe sa jeunesse au château de Sauvages, dans la commune de Saint-Jean-du Pin, demeure de nos jours entièrement ruinée au milieu des bois. On sait peu de chose de l'enseignement qu'il a reçu. Lui-même, dans une notice autobiographique nous apprend seulement qu'il a *étudié en philosophie sous le p. Etienne Dominicain, à Alais*²². Monsieur de Ratte écrit, quant à lui, qu'*il fut aisé de s'apercevoir qu'il méritait une excellente éducation : celle qu'il reçut à Alais fut cependant assez défectueuse ; on n'y avait pas encore établi de Collège public, & il n'eut pour guide dans les Humanités & la Philosophie que des maîtres d'un mérite obscur*²³. Ce dont doute Marcel Barral, qu'interpelle le niveau culturel du médecin féru de littérature ancienne, et qui signale l'existence d'un collège tenu par les jésuites et créé à Alès, en 1708, par l'évêque du lieu, M^{gr} de Saulx²⁴. Quoiqu'il en soit, le jeune François savait le latin et son bagage devait être suffisamment solide pour entrer à l'École de Médecine de Montpellier, *au commencement de 1722*¹. Il avait 16 ans. Les professeurs étaient

alors Deidier qui présidera sa thèse, Astruc, Haguénot et Chicoyneau. C'est en 1724 qu'il écrit sa thèse de licence dont nous reparlerons, grade qui lui est décerné, le 28 juin 1725, par le Révérend François de Celetz, vicaire général de l'Évêque de Montpellier, Charles Joachim de Colbert. Du 31 janvier au 4 février 1726, il subit victorieusement ses *triduanes* et, le 9 mars 1726, il reçoit son diplôme et ses insignes de docteur²⁵. En 1730, il parfait son éducation médicale à Paris, où il séjournera quinze mois, séjour gâché par une ophtalmie tenace qui laissera quelques séquelles.

Le 1^{er} juillet 1734, il est nommé professeur à Montpellier par ordonnance royale, en survivance du professeur Eustache Marcot, nommé à la charge de médecin ordinaire du Roi. En 1740, à la mort de Chicoyneau, il est chargé des démonstrations des plantes au Jardin royal de Montpellier. Il accède à la chaire de botanique le 27 octobre 1752.

C'est lors de son séjour parisien, qu'il conçoit son premier ouvrage qui paraît à Montpellier, en 1731, sous le titre de *Nouvelles classes des maladies dans un ordre semblable à celui des botanistes, comprenant les genres et les espèces*, devenu ensuite *Pathologia methodica seu de cognoscendis morbis*. C'est le premier d'une très importante production scientifique, dont on trouvera la liste dans la notice autobiographique de Boissier et surtout dans l'ouvrage de Louis Dulieu. Ces publications apporteront la notoriété à leur auteur qui sera admis dans de nombreuses académies européennes¹, en particulier à la Société royale des sciences de Montpellier, en 1728, à l'âge de 22 ans.

Entre temps, François Boissier se maria, le 16 septembre 1748, à Alès, avec Jeanne Yolande Foucard d'Olimpies, fille de Nicolas Foucard d'Olimpies, capitaine au régiment de dragons de Monseigneur le Dauphin, qui lui donnera huit enfants. Il mourra, le 19 février 1767, après avoir souffert pendant deux ans d'une maladie de poitrine. Enterré dans l'église Notre-Dame-des-Tables, ses cendres subiront les conséquences des débordements révolutionnaires et seront jetées au vent...

DEUX SAVANTS TRAITÉS SUR L'AMOUR

L'ANTIDOTE D'AMOUR *avec un ample discours, contenant la nature et les causes d'iceluy, ensemble les remèdes les plus singuliers pour se préserver et guérir des passions amoureuses* est le premier livre de Jean Aubery. La première édition, datée de 1599, est réalisée à Paris, chez Claude Chappelet, rue Saint Jacques, à l'enseigne de la Licorne. Elle est dédiée à son maître, « *Monsieur Laurens, professeur du Roy en l'université de Montpellier* ». Une seconde édition a été imprimée à Delft, chez Arnold Bon, en 1663²⁶.

Ce livre est un véritable traité de pathologie amoureuse. De manière spirituelle, il s'adresse au chaste lecteur et déclare : *L'œuvre que j'expose au jour est une Vénus, mais plus chastement peinte que celle d'Apelles*²⁷... *Quelques-uns me voyant armé, pour combattre l'impudique Amour, me croiront quelque eunuque fugitif du grand sérail, establi pour surveillant de la pudicité des dames, d'autres se promettont de mon dessein un autre risible enfantement des montagnes, et les plus malicieux cognoissant mon humeur plus érotique, que critique, et que les rides d'un sévère front et les replis de mes jeunes sourcils ne se refrignent, et grossissent assez pour faire le rude censeur...me reprocheront avoir jadis plus employé de*

soin à peindre et peigner les ailes de l'Amour, qu'à les désplumer maintenant par quelque défaveur reçue en sa court ... je ne desavouëray jamais avoir esté homager à l'Amour...

L'amour, dont il est question dans ce livre, est l'amour *insolent & déreiglé*, l'auteur distinguant *deux Amours, un céleste ou vertueux, l'autre sensuel et voluptueux*, ce dernier étant louable sous la légitime intempérance de la conjugale affection, mais condamnable lorsqu'il est *pétulant & deshonté, & qu'il franchit les bornes prescrites par la nature*. Dans ses excès, l'amour est une espèce de *mélancholie* qui captive l'esprit piégé par nos sens, la vue et l'ouïe surtout, mais également l'*attouchement* et l'*odorat*²⁸. C'est donc une maladie que l'auteur analyse dans différents chapitres : *Des effets et accidents de l'Amour ; Que l'Amour est la plus grande, la plus violente, & la plus pernicieuse passion de l'âme ; À savoir s'il y a un poux particulier par lequel on reconnoisse l'amour & des autre signes d'iceluy*. Il expose, ensuite, les facteurs pouvant influencer l'amour : *À sçavoir si l'amour est cause de l'amour ; Si les influences des astres nous forcent à aymer ; Sçavoir si par les yeux on peut enchanter & induire à l'Amour ; Sçavoir si le particulier amour se forme par philtres ; Des charmes qui se font par paroles, & sçavoir si elles peuvent causer de l'Amour* etc...etc...

Il termine en s'interrogeant sur une possible guérison de l'amour : *Sçavoir si l'amour se peut guérir* avec une conclusion qui se veut optimiste : *La guérison de l'Amour*. C'est la partie du livre la plus médicale. Aubery répète que l'Amour, dont il est question, est une espèce de *mélancholie, la plus grande et la plus violente passion de l'âme*. La raison peut y porter remède mais il ne faut pas négliger les bienfaits de la médecine. D'emblée, notre médecin donne quelques conseils élémentaires, affirmant qu'il faut éteindre l'incendie dès les premiers feux de l'amour : *Il faut promptement desloger, s'ésloigner loing de la chose aymée, & revenir tard...* Il faut représenter au malade amoureux *les imperfections de la dame, tant en son extraction, déformité de corps, qu'à l'imbécilité ou malice de son esprit*. Pour combattre sa passion, il est nécessaire que le malade d'amour *bannisse du tout l'oysiveté...pour maistriser ses rebelles et licentieuses voluptez*. Surtout, notre médecin propose un régime de santé adapté à l'homme gravement atteint de passion amoureuse avec des exercices : la chasse, *mais plus à pied qu'à cheval, de peur que l'agitation du cheval n'échauffe les reins* ; avec un régime dont *la qualité des vivres inclinera sur le froid & humide tempéré*, précisant que *son pain sera meslé d'orge, de seigle et d'avoine, toutes chairs luy seront défendues, pâtisseries, épisseries toutes sortes de bulbez, comme truffes & autres, les blancs d'œufs luy seront en usage, & les poissons qui séjournent dans les eaux vives et pierreuses, comme la truite, la perche, l'ombre, & le brocheton. Il s'abstiendra du tout de vin, & en son lieu sera d'eau ferrée...Il sera d'herbes tant en salades, qu'en ses bouillons, comme l'oseille, laictües, endives, cycchorée, pourpil*²⁹ *cuites en eaux ferrées : ses sauces seront le vinaigre, le suc d'orenges aigres, de lymons, ou de citrons*. Mais la roquette, à la saveur poivrée, lui est déconseillée. Il recommande que *les reins soient peu chaudement couverts sur lesquels il portera nuict & jour une platine de plomb*³⁰...Il conseille de se coucher toujours sur *l'un de ses costez, de peur d'échauffer le tronc de la veine cave couché sur les lombes d'où ruisselle & bouillonne la semence...* Des remèdes, qu'il qualifie d'*altératifs*, sont indiqués : *semences de laictües, de violes blanches, les cymes noires du lhyerre, le pourpil, le pavot, la nympnée*³¹ *& autres*. Sui-vent quelques formules pouvant servir pour la préparation de ces remèdes : *Prenez de ruë, &*

*agnus castus*³² de chacun une dragée, semence de pavot blanc, de laictuë, de nymphée de chacun deux dragmes, le tout mêlé ensemble sera réduit en poudre, de laquelle on prendra tous les jours une dragme avec un bouillon de lentille, & de la même poudre avec miel escumé, on fera une opiate³³, de laquelle on pourra user trois dragmes. Des bains aromatisés sont par ailleurs préconisés, complétés de massages du bas ventre avec des onguents à base de pavot. Le docteur Aubery donne même la recette d'une poudre pour éviter les érections : *Prenez semence de laictuë & de pourpil de chacun dix dragmes, semence de psillium, coriandre, de chacun trois dragmes, des balanstes*³⁴, *nénuphar de chacun deux dragmes, de camphre une dragme, le tout grossièrement réduit en poudre.* Jean Aubery conclut que, s'il y a d'autres remèdes contre l'amour, il les déconseille, comme boire le sang de celui ou de celle qui a causé le mal, qu'il qualifie d'ambrosie du diable ! Ainsi aurait été guérie Faustine, épouse de Marc-Aurèle, sur les conseils de mages chaldéens.

DISSERTATIO medica atque ludicra de Amore... *Utrum sit amor medicabilis herbis ?* est un petit ouvrage de vingt pages, sa thèse de licence, écrit par Boissier de Sauvages, en 1724. Il porte en épigraphe une citation d'Ovide extraite du *de Remedio amoris*³⁵. Bien que rédigé en latin, sa lecture en a été facilitée par la traduction qu'en a faite Joseph Grasset. L'auteur commence par définir l'amour qui, selon les philosophes anciens, est *le désir honnête de l'accouplement*, mais est, selon les médecins, *une maladie qui s'insinue entre les jeune filles et les jeunes hommes, avec délire au sujet de l'objet aimé et désir honnête de l'union intime* ; toutefois, précise-t-il, *cette maladie par la pudeur et la timidité, diffère du satyriasis et de la nymphomanie ; elle se distingue du sens vénérien ou du sain désir de la génération par ce délire qui en fait considérer l'objet comme le souverain bien. Donc ce délire, joint à l'appétit pudique du coït, constitue la note ou la caractéristique de l'amour.* Suivent des considérations qu'on pourrait qualifier de nos jours d'anatomo-physiopathologiques et qui font intervenir *deux fibres, qui oscillent dans des vibrations synchrones et isochrones, dont l'une représente l'objet pourvu de tel ou tel avantage et dont l'autre représente notre machine que l'application de cet objet doit conserver : d'où le jugement déclarant cet objet bon pour nous et conséquemment l'appétit de cet objet.* Il y a là, manifestement, une référence au « iatomécanisme³⁶ », théorie défendue par Astruc, membre de son jury de thèse et dont le chef de file était Georgio Baglivi (1668-1706) cité par Boissier de Sauvages.

Boissier s'interroge ensuite comment reconnaître l'amour ? *L'amour, écrit-il, est facilement découvert par un coup d'œil, le changement de couleur à la vue de l'objet, la fréquence du pouls... Dès le début de l'amour, l'amoureux est triste ou hilare, loquace ou taciturne, suivant qu'il espère être aimé ou qu'il en désespère... Ensuite les amoureux délirent et... mille sibi somnia fingunt* [se forgent mille songes à plaisir] ajoute-t-il, s'inspirant de Virgile dans les Bucoliques (VIII, 108). *Ils sont tourmentés de mille maladies, l'anxiété, la tristesse, la pâleur* car, se référant à Ovide dans l'art d'aimer (Livr. 1, v.729) *palleat omnis amans : color est hic aptus amanti* [Que tout amant soit pâle, le teint pâle convient à l'amant]. Alors arrive *une fébricule, tantôt continue, tantôt variable* avec parfois mélancolie, palpitations et maigreur.

Il en arrive au pronostic et au traitement de l'amour. *Il est impossible, reconnaît-il, de supprimer l'amour fort et il est difficile de supprimer l'amour léger.* D'autant que ces mal-

heureux malades ne veulent pas renoncer à l'amour. Mais comme tout excès est ennemi de notre nature, si l'amour est excessif, il faut le traiter. Aussi, notre médecin recommande-t-il que le régime soit sobre, tenu et rafraichissant, à savoir de laitage, de tisane d'orge, de racines de nénuphar, de semences d'agnus castus. Le malade doit éviter l'oisiveté, la société des jeunes filles, le commerce des amoureux, les lieux trop agréables, ainsi que les débauches et la trop bonne chère parce que, écrit-il citant Térence dans l'Eunuque (IV, 5, v.732), *sine Cerere et Baccho friget Venus* [Sans Cérès et Bacchus, Vénus prend froid]. Le chocolat, les aliments salés et assaisonnés, mais aussi les vins sont à proscrire car ils *augmentent la semence...* Pour échapper à la maladie, *il faut s'occuper d'autres choses comme le service militaire, les doux exercices des muses, les arts d'Apollon, la chasse, les réunions d'amis pour causer et pour boire.* Enfin, de même que pour se protéger de la peste, il faut fuir le plus loin possible, ne revenir que le plus tard possible et se garder de relire les billets doux de sa maîtresse. Mais, si la fuite est impossible, *le grand médecin de l'amour* (qu'est) Ovide conseille plusieurs remèdes. D'abord il conseille d'avoir deux ou plusieurs amies, ensuite il faut se figurer qu'on n'aime pas, enfin par artifice il faut chercher chez sa jeune fille des éléments de haine.

Cependant, il ne s'agit là que de moyens préventifs, admet notre médecin, si on veut guérir de l'amour, il faut *relâcher par des cathartiques*, car ajoute Boissier, *il est souvent arrivé que des amoureux ont été guéris après des maladies aiguës dans lesquelles on les avait saignés et purgés... Il y a aussi les herbes qui diminuent la quantité de la semence, les applications froides, saturnines sur les organes génitaux... Souvent, nous dit-il, la perte de la forme, les cicatrices de la variole, la gale, un polype... en survenant guérissent l'amour ; l'effet cesse quand sa cause disparaît.* Aussi, conclut Boissier : *il ne faut pas guérir ces maladies si elles arrivent à l'un des amoureux.* Enfin, selon Ovide que cite notre auteur, *les plantes à odeur lourde et fétide comme la rue aux sucs anti hystériques et le camphre, en détournant l'esprit par les sensations désagréables, le détournent des idées agréables de l'amour, qui fuient et disparaissent.* De tout cela il en résulte, selon Boissier, que *contre l'avis d'Apollon, ERGÒ AMOR EST CURABILIS HERBIS.* Oui l'amour est curable par les plantes.

À cent vingt-cinq ans de distance, il existe de nombreux points communs entre nos deux auteurs et leur œuvre. Tous deux, rejetons de familles de notables, ont été étudiants en médecine à Montpellier ; tous deux ont tâté de la poésie, sans pour autant que leurs œuvres poétiques passent à la postérité. Jean Aubery aurait été poète à ses heures ; dans un hommage *post-mortem* son frère cadet, Jean-Henri, ne le qualifie-t-il pas d'*honneur des muses, grand prêtre d'Apollon, le modèle des grâces*¹⁸ ? Mais il ne reste de lui que quelques vers épars dans son œuvre. Quant à François Boissier, il ne subsiste aucune poésie publiée, mais Joseph Grasset fait état d'une œuvre poétique, dont il serait l'auteur, découverte dans des papiers de familles. Tous deux sont des collectionneurs, amateurs de curiosités, Aubery possède un cabinet riche d'antiquités romaines, Boissier constitue plusieurs collections en histoire naturelle³⁷. Tous deux s'inspirent d'Ovide, qui avait traité de la maladie d'amour dans ses deux grands poèmes : l'Art d'aimer (*Artis amatoriae*) et Les remèdes à l'amour (*de Remedio amoris*). Tous deux estiment pouvoir guérir le mal d'amour, alors que le poète latin regardait l'amour comme rebelle aux secours de la médecine, écrivant dans les Métamorphoses : *Nullis*

*Amor est sanabilis herbis*³⁸. Enfin, pour tous deux, l'amour qu'il faut traiter est l'amour malheureux, dangereux, excessif d'un objet indigne, qui conduit à des rêvasseries incessantes et qui tourne à l'obsession.

Ces deux ouvrages de pathologie médicale nous surprennent. Ils nous déconcertent par la forme. On n'y trouve aucune référence clinique, aucune observation, l'argumentation ne s'appuie que sur des sources littéraires. Nos deux médecins se montrent, en effet, imprégnés de culture classique, citant, outre Ovide, Homère, Horace, Plutarque, Platon, Socrate, Virgile ou Propertius ; Aubery évoque volontiers Saint Augustin et, très souvent, Ronsard. Mais, c'était l'habitude du temps. Il faudra attendre la Révolution française et le début du XIX^e siècle pour stimuler une nouvelle approche intellectuelle accordant la primauté de l'expérience sur la théorie pure, de l'observation clinique directe sur le raisonnement scolastique. C'est alors que les ouvrages et thèses de médecine s'étayeront d'observations cliniques précises. Ils nous étonnent par le sujet traité : l'amour considéré comme une maladie qu'il faut soigner. Ces livres étaient-ils pris comme des ouvrages savants ou étaient-ils compris comme une plaisanterie ? Les propos tenus par Jean Aubery dans sa préface et un poème liminaire, en forme de joyeuse boutade, d'un de ses amis, J. Pontoise, parnassien bourbonnais, figurant en hommage au début de son livre, pourraient être des éléments de réponse :

A MONSIEUR AUBERY

« Rien ne nous sert la médecine
« Contre les amoureux appas :
« Les simples sont bons pour la mine,
« Mais cela ne nous guérit pas.

« Voulez-vous savoir un remède
« Pour en guérir tout en un jour,
« Il ne faut qu'une femme laide,
« C'est un vray remède d'amour. »

Par ailleurs il est troublant que Boissier, dans son autobiographie, ne cite pas sa thèse dans le relevé de ses publications, que cet ouvrage n'ait pas été publié en son temps et qu'il soit resté caché dans ses papiers personnels, comme si son auteur ne le considérait que comme la plaisanterie d'un étudiant seulement âgé de 18 ans. Le qualificatif de « plaisante » (*ludicra*) dans le titre de la thèse pourrait être un indice.

Pourtant, le livre d'Aubery a provoqué un grand intérêt, réédité 60 années après sa première parution. Aussi de nos jours, le trouve-t-on assez facilement dans les grandes bibliothèques comme la BNF, ou la Bayerische Staatsbibliothek de Munich, voire même en ventes publiques ou en réimpression³⁹. Quant à Boissier, sa thèse lui valut, en son temps, le titre honorifique et, semble-t-il, unique de « Médecin de l'amour », ce qui témoigne du grand cas qu'on en faisait. De Ratte, dans son éloge, le dit expressément : *Sa thèse de licence fit du bruit ; il agita cette question : si l'amour peut être guéri par les plantes : matière très susceptible d'agrément, & dont le choix pourrait indiquer un amateur de la Botanique... Comme tout intéresse dans la vie des hommes d'un mérite rare & distingué, nous ne ferons nulle difficulté de dire ici que la thèse de Monsieur de Sauvages lui valut pour quelque tems le surnom de Médecin de l'amour*⁴⁰.

Il est vraisemblable que le livre d'Aubery a inspiré la thèse de Boissier. C'était l'opinion de Louis Dulieu⁴¹.

Cela nous amène à nous interroger sur la conception qu'on se faisait de la sexualité, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, et s'il y a eu d'autres médecins qui se sont penchés sur l'amour-maladie et son traitement.

L'AMOUR COMME MALADIE DE L'ÂME ENTRE LE XVI^E ET LE XVIII^E SIÈCLE

L'AMOUR, CONTRAINTES ET DÉRIVES

Alors qu'au Moyen Age, les femmes disposaient d'une certaine liberté et de pouvoirs importants, entre la Renaissance et la Révolution française, l'amour va subir deux contraintes. L'une est sociale qui touche le statut des femmes et celui du mariage. L'autre est religieuse.

Au XVI^e SIÈCLE, la femme est mise sous tutelle, celle de son père avant le mariage, celle de son mari ensuite. Seul, le veuvage lui donne une certaine autonomie. La conséquence en est que le mariage, à cette époque, est essentiellement une institution économique et sociale, et ce dans toutes les classes de la société. Le mariage « *par volonté charnelle* » est très rare. L'amour y est donc peu présent, passant pour une anomalie⁴². La sexualité conjugale est pourtant la seule qui soit socialement et surtout religieusement tolérée. Son but est seulement de procréer, car l'Église s'interroge toujours sur la nature de l'être féminin. Son comportement érotique est vécu comme un appétit démesuré, celui d'une véritable ogresse, destiné à épuiser l'homme et à le détourner de son salut. C'est une quasi-sorcière. Cela justifie la démarche savante des médecins de l'époque qui se comportent le plus souvent en complices du pouvoir religieux. La plupart parlent de maladie d'amour sous le terme de mélancolie érotique qu'ils appellent « *fureur utérine* », confondue avec les symptômes d'une possession diabolique. Un tel agissement social conduit inévitablement à des débordements et à rechercher l'amour charnel hors du mariage avec comme corollaire une obsession, celle du cocuage, dont se fait l'écho un médecin surtout connu par ses œuvres littéraires, maître François Rabelais !

Rares sont ceux qui, comme Jacobus Sylvius ou Ambroise Paré, affirment que l'amour puisse être un remède. À la décharge des médecins, la censure de l'église est rigoureuse, les obligeant souvent à n'écrire que sous pseudonyme ou à s'abriter derrière la caution des Anciens ; ils se réfèrent alors à une tradition ininterrompue suivant laquelle la mélancolie érotique a toujours préoccupé la société et prennent bien la précaution, comme Jean Aubery, de distinguer l'amour sensuel et voluptueux, louable à condition qu'il soit *sous la légitime intempérance de la conjugale affection*, de celui condamnable lorsqu'il est *pétulant & déshonorable, & qu'il franchit les bornes prescrites par la nature*. Toutefois, certains d'entre eux, sous couvert de parler de l'amour maladie, se comporteront comme de véritables éducateurs en matière de comportement sexuel, d'où le succès de leurs traités. Tel sera le cas d'Ambroise Paré.

Au XVII^e SIÈCLE, l'Église continue, tant bien que mal de lutter contre les progrès incessants de la culture amoureuse hétérosexuelle, qui limitaient de plus en plus son influence dans la vie sociale, et qui, selon elle, propageaient la licence en tout lieu. Pour certains ecclésiastiques, les seuls buts du mariage n'étaient-ils pas : glorifier Dieu, faire son salut, générer les enfants et faire échec à la concupiscence⁴³ ? Mais ils ont fort à faire ! L'idée que l'Amour, plutôt qu'une maladie, puisse être une médecine fait son chemin, mais surtout en dehors des traités médicaux⁴⁴, car ils s'exposent toujours à des interdictions comme celle imposée à un livre de Jacques Ferrand, dont nous parlerons plus loin. Ce dernier, en 1620, subit les foudres du Tribunal ecclésiastique de Toulouse, lequel déclara que son *Traicté de l'essence et guérison de l'Amour ou de la mélancholie Érotique*⁴⁵, était un ouvrage *grandement pernicieux pour les bonnes meurs et fort scandaleux et impie, rapportant à l'usage profane et lascif la parole de l'Écriture Sainte, et favorisant la doctrine des mathématiques judiciaires*. L'ouvrage fut brûlé⁴⁶. Ce sont surtout les non-médecins qui abordent cette éventualité. Ainsi Scipion du

Pleix, qui n'est pas médecin, affirmera-t-il que *quand les filles ayant passé l'âge de la puberté & perdant le temps qui leur seroit propre au mariage, ont les pasles couleurs et deviennent jaunastres...elles ne peuvent à grand'peine guarir que par le mariage*⁴⁷. C'est aussi la thèse défendue par Molière dans « Le médecin malgré lui », pièce dans laquelle le père de Lucinde, s'opposant au mariage de sa fille avec Léandre et celle-ci feignant d'être muette, est interpellé, avec son bon sens campagnard, par Jacqueline, la servante: *la meilleure médeçaine que l'on pourroit bailler à votre fille, ce seroit, selon moi, un biau et bon mari, pour qui elle eut de l'amiquié... Je vous dis... que votre fille a besoin d'autre chose que de séné et de ribarbe, et qu'un mari est une emplâtre qui garit tous les maux des filles* (Acte II, scène 1).

Le XVIII^e SIÈCLE, siècle des Lumières, n'est pas seulement celui des « Liaisons dangereuses » et de l'apologie du plaisir et de la jouissance prônée par les romans libertins, dont l'un des plus célèbres, *Thérèse philosophe*⁴⁸, paru en 1748, nous apparaît comme un véritable roman d'initiation sexuelle ; objet, en son temps, de ventes massives car considéré comme licencieux, il s'inspire de la philosophie des Lumières, attirant l'attention non seulement sur la répression sexuelle des femmes au XVIII^e siècle et sur l'exploitation de la sexualité féminine par l'autorité religieuse, mais aussi prêchant à la fois l'émancipation intellectuelle et la liberté sexuelle de la femme. Il est aussi le siècle de la recherche de l'amour fidèle, union des sens et des sentiments. Ainsi, apparaît le mariage d'amour qui privilégie la valorisation de l'individu et de ses sentiments personnels vis-à-vis du souci de lignage ou de transmission du patrimoine. De plus en plus le mariage est affaire d'inclination et de fidélité sexuelle. Ceci est particulièrement remarquable dans la bourgeoisie, milieu où émergent l'amour conjugal et l'amour maternel⁴⁹. Cette évolution s'affirmera après la Révolution puis au XIX^e siècle. De fait, la bisexualité, en vogue par le passé dans certains milieux aristocratiques, va décliner. Curieusement, alors que des philosophes et des écrivains, tels Voltaire⁵⁰, Rousseau⁵¹ ou Diderot⁵², débattent de l'essence de l'homosexualité, autour des concepts de nature et de contre-nature, la pratique de ce qu'on appelle alors sodomie ne semble pas avoir intéressé les médecins. Leur discours sera longtemps calqué sur le message moral et religieux⁵³, à la différence du XIX^e siècle où ils décriront l'homosexuel comme un infirme ou un malade. Il en est tout autrement de l'onanisme, lequel, dès 1750, sera médicalisé par les médecins qui décriront avec forces détails ses ravages sur la santé⁵⁴. La condamnation morale de ces dérives n'empêchera nullement leur pratique, que célèbrent ou brocardent de nombreux livres licencieux ou gravures érotiques qui circulaient sous le manteau, mettant souvent en scène des religieux.

DES MÉDECINS DE L'AMOUR, PRÉCURSEURS DES MODERNES SEXOLOGUES

OVIDE, bien que non médecin, apparaît, en Amour, comme une référence incontournable pour les médecins de l'Amour⁵⁵. Il est vrai que, poète, dès ses premières œuvres, il aborde la psychologie des échanges amoureux⁵⁶ et fait une analyse esthétique de l'érotisme⁵⁷. Mais, c'est dans l'Art d'aimer (*Artis amatoriae*) et Les remèdes à l'amour (*de Remedio amoris*) qu'il pose la question essentielle, l'amour doit-il être enseigné ? Ovide répond par l'affirmatif et en détaille les manœuvres, les techniques, les ruses pour séduire et les antidotes au mal d'amour. Dans son poème Les remèdes à l'amour (V. 1-814), Ovide s'adresse ainsi : *Venez donc à mes leçons, amants trompés, et vous qui avez toujours échoué dans vos prétentions amoureuses, venez à moi. Déjà je vous ai appris l'art d'aimer ; apprenez de moi maintenant l'art de n'aimer plus. La main qui vous blessa saura vous guérir*⁵⁸... *Étouffez conseille-t-il, dans son germe ce mal naissant,... le remède vient, trop tard lorsque ce mal s'est fortifié*

par de longs délais. Il poursuit (V. 135-140) : Aussitôt que vous vous sentirez capable de mettre à profit les secours de mon art, commencez par fuir l'oisiveté ; l'oisiveté fait naître l'amour, et le nourrit une fois qu'il est né ; elle est à la fois la cause et l'aliment de ce mal si doux ; sans l'oisiveté, l'arc de Cupidon se brise.... La paresse, le sommeil prolongé outre mesure...le jeu, de longues heures passées à boire ôtent à l'âme, sans toutefois la blesser, toute son énergie. C'est alors que, la trouvant sans défense, l'Amour s'y introduira par surprise (V. 145-150). Il recommande donc de s'investir au barreau pour défendre les amis, dans les travaux des champs, dans la chasse. Après les fatigues du jour, écrit-il, la nuit, vous ne songerez guère aux belles, et goûterez un sommeil profond, nécessaire à vos membres harassés. Sur-tout, fuyez au loin : quels que soient les liens qui vous retiennent, fuyez ; entreprenez des voyages de longue durée. Il recommande de se garder de trouver des qualités à sa belle : Autant que vous le pourrez, dépréciez les qualités de votre maîtresse (V. 325). Entrant dans le vif du sujet, il n'hésite pas à conseiller : Je rougis de le dire, je le dirai pourtant ; prenez dans vos ébats amoureux la posture que vous savez être la moins favorable à votre maîtresse. Rien n'est plus facile ; peu de femmes osent s'avouer la vérité et elles se croient belles sous tous les aspects. (V. 407-410). Ovide termine son poème en indiquant quelques recettes médicales pour se débarrasser d'un amour pesant et importun : Maintenant, pour remplir envers vous toutes les obligations d'un bon médecin, je vais vous indiquer les mets que vous devez prendre, et ceux dont vous devez vous abstenir. Toute plante bulbeuse, qu'elle vienne de la Daurie, ou des rivages d'Afrique, ou de Mégare, est également nuisible. Vous emploierez avec avantage la rüe qui donne aux yeux de l'éclat et qui éteint en nous le feu des désirs. Vous me demandez ce que je vous prescris à l'égard du vin ? Le vin dispose à l'amour, à moins qu'on ne le boive sans modération (V. 795-806). Ovide, qui se disait à la fois poète et médecin, a manifestement une démarche très moderne faisant de l'amour une passion du corps et de l'esprit qui se vit et s'enseigne et même se soigne. Il paraît évident que, dans leurs ouvrages, Jean Aubery et François Boissier se sont beaucoup inspirés du poète.

LES VÉNÉRABLES ANCÊTRES sont nombreux. Sans remonter dans la nuit des temps, il est incontestable que des médecins de l'amour ont toujours existé. Jacques Ferrand, dans un livre dont nous parlerons plus loin, en dresse la liste, à la fin du XVI^e siècle. Celle-ci, sur laquelle cet auteur s'appuie pour justifier sa démarche savante, est particulièrement instructive. On y trouve, dans la plus haute Antiquité, des médecins comme Hippocrate, Galien, Oribase, Paul d'Égine.

Parmi les noms connus au Moyen Age, sont cités des médecins arabes : Avicenne et Ali Abbas qui tous deux ont écrit sur la mélancolie érotique ; Moschio (ou Moxius) qui, selon un ouvrage réimprimé à Cologne en 1612⁵⁹, s'était penché sur les maladies des femmes ; les Montpelliérains Arnaud de Villeneuve (1238-1311/13)⁶⁰ et Bernard de Gordon (†1320), ce dernier, qui enseigna autour de 1285, recueillit dans son *Lilium medicinae*⁶¹ de nombreuses observations sur la mélancolie.

Sont signalés, au XVI^e siècle, Jean Liebaut (1535-1596), qui écrivit beaucoup sur la santé et la fécondité des femmes⁶² ; François de Valleriola (v.1504-1580)⁶³, Montpelliérain, qui passa presque toute sa vie à Turin, où il amassa beaucoup d'observations de pathologie féminine ; Girolamo Mercurial († 1606) qui enseigna à Pise et Padoue, auteur de plusieurs ouvrages de pédiatrie et de gynécologie⁶⁴ ; enfin Rondelet (1507-1566), ce dernier traitant de l'Amour dans son *Methodus curandorum omnium morborum corporis humani*⁶⁵. Ferrand n'oublie pas un de ses contemporains, dont il sera question plus loin, André du Laurens.

Certes, tous ces ouvrages sont écrits en latin. Il n'est donc pas facile de les lire et d'en connaître le contenu. Mais cette liste nous paraît instructive car elle montre l'intérêt déjà ancien des médecins pour la sexualité. Par ailleurs, ces derniers jouent le rôle de caution et de référence pour leurs successeurs. En effet, à leur suite, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, au

temps d'Aubery et de Boissier, plusieurs médecins se pencheront sur l'amour considéré comme une maladie, devenant *de facto* de véritables conseillers du sexe. Nous ne nous sommes intéressés qu'à ceux dont les écrits ont été publiés en français et donc de lecture facile.

JACOBUS SYLVIUS (1478-1555), est l'un des médecins les plus réputés de son époque, étudiant à Montpellier où il est immatriculé le 20 novembre 1529 (S. 19 f°106 v°). Reçu médecin en 1530, il s'établira à Paris. Ce fut un anatomiste réputé. Publié en langue française, sa lecture est aisée. Il nous intéresse, car il est l'un des premiers médecins à envisager la pratique de l'amour charnel comme un remède à certaine langueur féminine, en écrivant, nous résumons, que *si une nonne, une veuve, une femme chaste ou ignorée par son époux ne sont pas exposées à l'amour, au lieu de produire un embryon, la semence qu'elles secrètent risque de s'accumuler dans la matrice, de pourrir, et de provoquer l'hystérie*⁶⁶. La solution est donc le *jeu d'amours*.

AMBROISE PARÉ (1510-1590) est surtout connu comme chirurgien et anatomiste. Son œuvre écrite, considérable pour son époque, réunit dix livres de chirurgie augmentés de nombreux traités sur des disciplines diverses. Parmi ceux-ci, il faut noter le dix-huitième traitant de *La génération de l'homme recueilli des anciens et des modernes* dont la première édition est de 1561⁶⁷. Il y décrit l'amour comme une fonction psycho-somatique, n'hésitant pas à parler du plaisir que donne l'amour charnel et à décrire le jeu de l'approche amoureuse. Ainsi, dans le chapitre premier, notre médecin précise que *l'usage des parties génératives est accompagné d'un très grand plaisir* et fait une description anatomo-physiologique de l'acte sexuel. Dans le chapitre IV, *La manière d'habiter et faire génération*, Ambroise Paré écrit *l'homme étant couché avec sa compagne et espouse, la doit mignarder, chatouiller, caresser et esmouvoir*, et, le comparant à un cultivateur (la société de son temps n'est-elle pas essentiellement rurale ?), il précise *le cultivateur n'entrera dans le champ de Nature humaine à l'estourdy, sans premièrement n'aye fait ses approches, qui se feront en la baisant, aussi en maniant ses parties génitales et petits mamelons, afin qu'elle soit aiguillonnée et titillée... afin qu'elle prenne la volonté... de faire une petite créature de Dieu*. Certes, ce discours est bien dans l'esprit du temps, l'acte sexuel n'est justifié que par la procréation et dans le cadre du mariage, afin que *ceux qui ne peuvent modérer leur convoitise... puissent se contenir dedans les bornes d'iceluy, et ne point se contaminer par une paillardise çà et là vagabonde*. Cependant, Ambroise Paré nous apparaît manifestement comme un pionnier en matière de sexologie : il ne s'agit plus de prendre une femme à la hussarde, un travail de préparation est nécessaire pour que le plaisir soit partagé.

ANDRÉ DU LAURENS (1558-1609), né le 9 décembre 1558, vient étudier à Montpellier en 1583. Au terme de ses études, en 1586, il est pourvu de la Chaire laissée vacante par le décès de Laurent Joubert. Il publiera trois traités en français, l'un sur la Goutte, un autre sur la Lèpre, un dernier sur la Vérole, et plusieurs livres d'Anatomie, en particulier *l'Historia Anatomica Humani Corporis*, compilation des traités de Vésale et de Valverde. Il quittera Montpellier, en 1598, appelé à la Cour pour exercer la charge de Médecin ordinaire du Roi. En 1603, il est nommé Médecin de Marie de Médicis et, en 1606, il devient Premier Médecin du Roi. La Faculté de médecine de Montpellier l'honorera en lui donnant la charge de Chancelier à la mort de Jean Hucher, mais, du fait de son éloignement auprès de la Cour, désignera Jean Saporta pour remplir ses fonctions comme Vice-Chancelier. Du Laurens mourra, le 16

août 1609. Il a été le professeur de Jean Aubery, le dédicataire de ses livres, et le parrain de sa fille, Andrée⁶⁸.

Ce médecin nous intéresse pour avoir écrit, en 1597, un Discours sur « les maladies mélancholiques », dans lequel il aborde aux chapitres X et XI la maladie d'amour⁶⁹. *Il y a, écrit-il, une espèce de mélancholie, que les Médecins Grecs appellent erotique, pource qu'elle vient d'une rage & furie d'amour. Feu qui embrase tout, il en distingue de deux sortes. L'une, où, à la suite de ce qu'on appellerait de nos jours « coup de foudre », tout est perdu pour lors, c'est fait de l'homme, les sens sont esgarez, la raison est troublée, l'imagination dépravée, les discours sont fols...; palle, maigre, transi...tu le verras pleurant, sanglottant, souspirant. L'autre, bien plus plaisante, quand l'imagination est tellement dépravée, que le mélancholique pense toujours voir ce qu'il aime ; il court toujours après, il baise cette idole en l'air, la caresse comme si elle y était... Véritable folie confinant au délire. Dans cette description, le langage scientifique cède souvent le pas à un lyrisme poétique. Le chapitre suivant donne le moyen de se guérir. Il y en a deux, nous dit du Laurens : *Le premier est la jouissance de la chose aymée, l'autre dépend de l'artifice & industrie d'un bon Médecin.* S'en suivent des thérapeutiques qui, le plus souvent, s'inspirent des Anciens. Mais, le reconnaît du Laurens, les remèdes de la médecine sont incertains, restent alors les traditionnels conseils de bon sens.*

JACQUES FERRAND (1575-1623/), cet Agenais, médecin particulier de Claude de Lorraine, a une place importante, parmi ceux qui se sont intéressés aux passions amoureuses, grâce à son livre *De la maladie d'amour ou mélancholie erotique*⁷⁰, réédition en 1623 de l'ouvrage de 1610. Ce traité parle de l'amour d'un point de vue surtout médical, se singularisant dans la mesure où, jusque-là, on considérait l'Amour plutôt sous l'angle littéraire. Bien que construit sur une accumulation de références érudites, comme le veut l'époque, et parfois recopiant *in extenso* Du Laurens qu'il nomme *son précepteur*, il fait preuve d'une étonnante modernité, prenant ses distances avec la théorie humorale dominante au profit d'une théorie psychologique de la mélancholie. Jacques Ferrand tente de caractériser l'état amoureux et d'établir une parenté des excès de la passion avec l'aliénation de la folie. *Nous soutenons, écrit-il, que le cerveau est la partie malade & le cœur le siège de la cause de la maladie.* Dans cette folie, le jugement est perverti et l'imagination dérégulée ; parlant de ces passionnés que les sens abusent, Ferrand écrit : *s'ils voyent une gorge enduite, reblanchie & crépie de céruse, un sein moucheté en léopard, des mamelles de chèvre, au mitan desquelles paraissent deux gros boutons livides et plombés, ils s'imagineront que c'est une gorge de neige, un col de laict, le sein plein d'œillet, deux petites pommes d'albâtre...* La passion transforme l'amoureux en une sorte d'aliéné. Malgré des défauts propres à son époque, en particulier les pouvoirs qu'il donne aux philtres et à la magie, le mérite de Ferrand est de jeter les bases de l'analyse psychologique qui se développera plus tard. Certains considèrent, d'ailleurs, que Ferrand est le premier à avoir décrit ce qu'on appellera plus tard l'érotomanie. Cette attitude novatrice sera fatale à son auteur. Nous avons vu que la première édition a été brûlée, cet ouvrage étant considéré comme *scandaleux et impie*. Dans la deuxième édition de 1623, il rentrera prudemment dans le rang, supprimant notamment un chapitre, le troisième, intitulé *Pourquoy peu de Médecins ont enseigné la guérison de l'Amour, & de la Mélancholie Érotique*, dans lequel l'auteur affirmait carrément que seuls les idiots disent les maladies & leurs causes divines, lorsqu'ils remarquent en icelles quelques chose de nouveau, & extraordinaire, que s'il estait ainsi comme ils croyent, il faudrait appeler toutes les maladies nouvelles, comme la Coqueluche, Vérole, & austres, divines.⁷¹

NICOLAS VENETTE (1632-1698). Né à la Rochelle, après des études à Bordeaux, où il est reçu docteur en 1656, il séjourne à Paris, où il reçoit l'enseignement de Guy Patin et de Pierre Petit. De retour à la Rochelle, il y assure l'enseignement de l'anatomie et de la chirurgie.

gie, à partir de 1668. Il est surtout connu pour son livre *Tableau de l'amour considéré en l'état du mariage* dont la première édition paraît à Amsterdam, en 1686, sous le pseudonyme prudent de "Salocini, Vénitien", anagramme de son nom. Il se défend par avance de la censure religieuse en écrivant que si l'on devait rester dans l'ignorance des choses de la Nature, *on ne lirait plus Tertullien, saint Grégoire de Nice, ny même saint Augustin qui parlent de l'Amour du mariage dans des termes que je n'oserois traduire qu'en les paraphrasant*. Traduit en plusieurs langues, réédité trente-trois fois, jusqu'en 1903, son livre est considéré comme le premier ouvrage de sexologie, en Occident. L'auteur y enseigne en quatre parties tout ce qui a trait au sexe : anatomie, reproduction, désir, impuissance, stérilité. Surtout, il essaye de concilier les élans amoureux et les interdits religieux. *La fin du mariage, selon le sentiment de l'Église, est de faire des enfants ou d'assouvir médiocrement sa concupiscence. Elle blâme la seule volupté dans les caresses des femmes, et la condamne comme un crime capital*. Mais, écrit-il dans la préface, *parce que c'est par l'Amour que nous sommes engendrez, & que l'Amour est la plus forte des passions, un jeune homme connaîtra dans ce livre quelles dispositions il a pour la continence ou pour le mariage... une femme apprendra à régler les mouvements amoureux... Elle y connaîtra le devoir que l'on doit rendre à son mari... Enfin elle saura vivre avec plaisir dans le mariage*. Il n'hésite pas, dans un chapitre intitulé *Les utilitez qu'apportent les plaisirs du mariage*⁷², d'affirmer que l'Amour est le souverain remède des palles couleurs et une jeune fille qui fait peur à tout le monde par sa jaunisse, *reprenra peu de temps après son mariage ce teint de lys et de rose qui est le signe assuré d'une santé parfaite*. Ce livre apparaît comme un manuel d'instruction sexuelle et propose une nouvelle façon d'être et de vivre l'amour dans l'état du mariage. C'est une démarche novatrice pour l'époque.

JACOB CONSTANT DE REBECQUE (1645-1732), médecin et botaniste originaire de Lausanne, est l'auteur d'une trilogie qui, en son temps, eut un grand succès : *Le chirurgien charitable, L'apothicaire charitable, Le médecin charitable*⁷³. Il apparaît, de ce fait, comme un véritable vulgarisateur pour le grand public. Dans le livre V de ce dernier ouvrage, consacré aux maladies des femmes, il décrit les symptômes de la mélancolie utérine et de la fureur utérine et donne des conseils thérapeutiques pour s'en prémunir ou la traiter.

SAMUEL TISSOT (1728-1797), médecin suisse qui fit ses études à Montpellier et enseigna à Pavie et à Lausanne, est célèbre pour deux ouvrages : *l'Avis au peuple sur sa santé*, publié en 1761, et *L'onanisme*⁷⁴, qui connut soixante-trois éditions entre 1760 et 1905. Sa notoriété lui valut d'être admis à la Société royale de Londres, à l'Académie médico-physique de Bâle et à la Société économique de Berne. Sa lutte contre la masturbation s'explique essentiellement par sa conviction qu'il faut maintenir le corps dans un certain équilibre. Dans son esprit, cette pratique conduit à une mort rapide et inévitable en instaurant un déséquilibre entre les pertes séminales et les apports énergétiques. Afin de se prémunir contre des critiques et surtout une censure religieuse pointilleuse, il se défend dans la préface de la troisième édition en écrivant *Fallait-il se taire d'objets aussi importants ? Non sans doute. Les Auteurs sacrés, les Pères de l'Église, ...les Auteurs ecclésiastiques n'ont pas cru devoir garder le silence sur les crimes obscènes, parce qu'on ne pouvait pas les désigner par écrits*.

D.T. de BIENVILLE (1726?-1813?), un autre médecin contemporain, doit être rapproché de Tissot. Moins connu que le précédent, il a exercé sa profession dans les Provinces-Unies. Il est l'auteur de différents traités de médecine. L'un de ses ouvrages, *La Nymphomanie*⁷⁵, publié en 1771, se pose comme le pendant du traité de Tissot. Son grand succès a justifié, en son temps, de nombreuses rééditions et traductions. Alors que Tissot se préoccupe surtout de la santé des jeunes hommes, Bienville s'intéresse aux jeunes filles. Son but, écrit-il,

dans ses avant-propos, est *d'offrir aux yeux des personnes même du sexe, le tableau vif et frappant des maux affreux et incroyables prêts à accabler la jeune fille, au premier pas qu'elle fait pour sortir de la voie de l'honnêteté*. Cet ouvrage porte sur les causes, les symptômes, les traitements et la guérison de l'onanisme féminin qui peut toucher aussi bien les jeunes filles que les femmes mariées *unies à des époux de tempérament faible qui exige de la sobriété dans les plaisirs, ou les veuves surtout si la mort les a privé d'un homme fort et vigoureux...dont le délicieux souvenir occasionne chez elles des regrets amers*⁷⁶. Comme Tissot, Bienville utilise des historiettes édifiantes, écrites pour susciter par des exemples terrifiants la crainte viscérale et l'horreur du vice. C'est, chez Tissot, l'histoire de L. D^{***} horloger⁷⁷ qui raconte de manière dramatique son effroyable dépérissement, son délire et sa mort finale suite à sa dangereuse pratique. C'est, chez Bienville, l'histoire de Julie⁷⁸ qui, au moment de la puberté, est prise de passion pour un jeune prétendant que les parents rejettent pour sa pauvreté ; dès lors, désespérée, Julie se livre *à la funeste manie de la masturbation*, avec pour conséquence la détérioration inéluctable de sa santé mentale et physique. Que *le sort de Julie*, conclut l'auteur, *puisse servir de leçon aux jeunes filles, aux parents et aux médecins !*

Signalons aussi, dans la même démarche, Nicolas CHAMBON DE MONTAUX (1748-1826) et son livre *Des maladies des filles* qui traite de la masturbation au chapitre XXXII du tome second⁷⁹ *je n'ai exposé à vos regards, jeunes filles, écrit-il, que le tableau des désastres physiques que la masturbation occasionne...* Il ne s'agit nullement de simple morale, précise-t-il, car *le devoir du Physicien se réduit à montrer les dangers qui sont la suite de cette perverse habitude*.

Ces quelques ouvrages, qui se veulent des traités d'hygiène sexuelle, apparaissent comme des livres d'éducation sexuelle. Ils témoignent, surtout, de l'obsession phobique qui, vers 1758, saisit le corps médical vis-à-vis de l'onanisme, lequel jusque-là avait intéressé plus les théologiens et les religieux que les médecins. Cette lutte contre l'onanisme sera la grande affaire du XVIII^e siècle qui se poursuivra jusqu'au début du XX^e, ce dont témoignent les nombreuses rééditions de ces livres jusqu'en 1900.

En opposition avec l'opinion convenue de ces auteurs, il faut remarquer l'approche originale de John HUNTER (1728-1793), chirurgien et anatomiste britannique, qui, dans le chapitre XII de son *Traité des Maladies vénériennes*⁸⁰ intitulé *De l'impuissance*, n'hésite pas à écrire, parlant de celle-ci : *Plusieurs pensent que la masturbation chez les jeunes gens est la cause de cette maladie ; mais il serait difficile de déterminer dans bien des cas la vérité de cette opinion ... Il me paraît que cette maladie arrive trop rarement pour prendre son origine d'une cause si générale. Les livres qu'on a composés sur ce sujet, ont fait plus de mal que de bien, & nous croyons pouvoir affirmer que la masturbation en elle-même, fait en général moins de mal, que la coïtion naturelle*. Bien mieux, allant plus loin que ses prédécesseurs dans la compréhension de la nature complexe de la sexualité, il insiste sur le rôle de l'imagination dans la genèse de l'impuissance, écrivant : *La copulation est un acte qui tire sa source de l'âme même, mais non pas de la volonté ; & c'est conformément à l'état de l'âme que l'acte se consomme. Pour bien l'accomplir, il faut que le corps soit en santé et que l'âme soit sûre des pouvoirs du corps*. Très novateur, il insiste ainsi sur l'importance du facteur psychologique dans la pleine réalisation de l'acte sexuel.

Pour clore cette liste, citons LOUIS DE LIGNAC (1740-1809), médecin et journaliste de périodiques visant à la promotion des sciences, des arts et des lettres, est l'auteur sous le pseudonyme de M. de L^{***} d'un ouvrage destiné au grand public : *De l'homme et de la femme*,

*considérés physiquement dans l'état de mariage*⁸¹. En trois tomes, l'auteur fait une lecture moderne de la sexualité et des difficultés conjugales. Il se réfère à Nicolas Venette dont il critique pourtant quelques erreurs, moins par *la faute de l'Auteur, que celle du temps où il vivait*, précisant dans l'Avertissement : *de nouvelles observations faites de nos jours, ont détruit plusieurs des faits sur lesquels Venette appuyait sa théorie... Cet ouvrage, écrit-il dans la préface, a été entrepris dans l'espérance qu'il pourrait être utile... Ce n'était pas sans doute une petite difficulté que de porter un œil curieux sur la couche nuptiale, & d'en décrire les secrets sans offenser les oreilles chastes. On a fait tout ce qui a été possible pour rendre cet Ouvrage utile et décent.* Moderne, il n'hésite pas à écrire *La Religion, les Loix mêmes, nous obligent de regarder comme illicites les plaisirs que les hommes se procurent lorsqu'ils ne sont pas autorisés par le mariage ; mais sans avoir besoin de ce que la Religion et les loix prescrivent à cet égard, les lumières de la raison devraient suffire à nous guider.* Dans une approche originale, de Lignac évoque dans le premier volume *les tempéraments*, étude psychologique pour apprécier la propension de l'homme au mariage ou au célibat, donc à la sexualité, et les médicaments aphrodisiaques ou anti-aphrodisiaques susceptibles d'en modifier les avatars, abordant au passage l'impuissance et la stérilité. À cette occasion, il critique résolument les recettes miracles des anciens. Dans le volume second, il développe ce qu'il nomme l'histoire de l'Amour proprement dite, à savoir *Le Mariage et de l'influence du Mariage sur la Santé*. Le troisième volume est consacré à l'étude anatomique et physiologique de la fonction génitale. Ce traité apparaît, pour l'époque, très complet dans ses implications anatomiques, physiologiques, médicales, psychologiques et sociologiques.

Jean Aubery et François Boissier s'inscrivent donc dans cette longue filiation de médecins qui, depuis l'Antiquité, s'intéressent à ce qu'on appelait, alors, la « mélancolie d'amour » et qui, depuis toujours, préoccupait tant la société. L'amour dont il s'agissait était l'amour charnel, malheureux, dangereux, excessif, sinon obsessionnel, d'un objet indigne, et, au XVIIIe siècle, ses dérives. En s'affranchissant de l'influence d'Ovide et de la censure religieuse, le discours de tous ces praticiens, surtout littéraire au début, nourri de citations érudites, tendra, au fil du temps, à devenir progressivement plus médical, jetant les bases d'une approche psychologique. Face à cet amour-passion, prédicateurs et médecins seront d'accord pour condamner ce qui est, pour les uns, une maladie de l'âme qui mène au péché, et, pour les autres, un mal de l'âme se compliquant en maladie susceptible de ruiner la santé physique et psychique. Mais, alors que les premiers seront hostiles à l'assouvissement du désir, qu'ils condamnent au même titre que la débauche, les seconds prudemment se garderont de conseiller ouvertement ce qu'ils pensent être le seul vrai remède de la mélancolie amoureuse, à savoir la satisfaction du désir. Ce faisant, ils se sont comportés comme de véritables conseillers en amour. Si Jean Aubery prend un ton badin pour s'adresser « *au chaste lecteur* » en exergue de son livre, si François Boissier fait preuve d'une discrétion qui étonne Joseph Grasset, c'est probablement que, par précaution, ils ont essayé de se prémunir de la réprobation morale de leur époque et des tracasseries religieuses. D'autres médecins, par prudence, utiliseront aussi divers subterfuges pour y échapper. Le travail de nos deux médecins avait donc tout le sérieux nécessaire, ce qui explique qu'en leur temps il ait été apprécié et reconnu. Ils apparaissent donc comme de véritables précurseurs des psychothérapeutes et sexologues actuels, dont les représentants modernes les plus éminents sont Freud et, plus récemment, Alfred Kinsey et surtout Masters et Johnson.

- ¹GRASSET J. - Le médecin de l'amour au temps de Marivaux, étude sur Boissier de Sauvages, d'après des documents inédits. Montpellier, Camille Coulet, Lib.-édit., Paris, G. Masson, libr.-édit., 1896, pp. 222.
- ²LAMBOLEY C. - Jean Aubery, ancien étudiant en médecine de Montpellier, Intendant des eaux minérales de France, au temps d'Henri IV et de Louis XIII, Bull. Académie des sciences et lettres de Montpellier. N.S., 2009, 40, 355-374.
- ³AUBERY J.- L'antidote d'amour avec un ample discours, contenant la nature et les causes d'iceluy, ensemble les remèdes les plus singuliers pour se préserver et guérir des passions amoureuses. Claude Chappelet édit., Paris, 1599, pp. 140.
- ⁴BNF, cote R 20795.
- ⁵Louis-Augustin d'Hombres-Firmas (1776-1857) a été membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, au 3^e fauteuil de la section Lettres, de 1848 à 1852.
- ⁶HOMBRES-FIRMAS L.-A. d' - La thèse de Boissier de Sauvages. Veuve Vérin. Sd (1854)
- ⁷BOISSIER DE SAUVAGES F. - Si l'amour peut être guéri par des remèdes tirés des plantes. S.n., 1724. pp. 20, Paris- Académie de Médecine, cote : 50224(6), sudoc : <http://www.sudoc.fr/109588983>.
- ⁸Dépôt reçu par le bureau de l'Académie de Médecine le 10 avril 1855, in La Revue médicale française et étrangère, Paris, 1855, tome 1^{er}, pp. 768, p. 486.
- ⁹Arch. Départ. de l'Allier, Titres féodaux, liasse E 156 : extrait baptistaire.
- ¹⁰Archives de la Faculté de Médecine de Montpellier : S 20- Folio 77 v^o, n^o 2972
- ¹¹Archives de la faculté de Médecine de Montpellier S 6, Folio 36 r^o.
- ¹²Archives de la faculté de Médecine de Montpellier S 6, Folio XII r^o.
- ¹³Archives nationales, P 2346, p. 23, in MALLAT A.- Histoire des eaux minérales de Vichy, Paris, Georges Steinheil, éd. 1915, 845-851.
- ¹⁴BONNAFFÉ Ed.- Dictionnaire des Amateurs français du XVII^e siècle. A. Quantin. Paris. 1884. pp. 353, p.10.
- ¹⁵FABRI DE PEREISC N. - Manuscrit. Musée Meermano-Westreenianum. La Haye, I, 536-37, 539-42. Cité par Bonnaffé.
- ¹⁶V. sa dédicace de *Sireine* d'Honoré d'Urfé in GAUME M. : Les inspirations et les sources de l'œuvre d'Honoré d'Urfé. Centre d'études foreziennes. 1977, 760 pp., p.157.
- ¹⁷Arch. Départ. de l'Allier, Titres féodaux, liasse E 156.
- ¹⁸AUBERY J.-H.- Description du château du Plessis et des Armoiries de la famille Aubery, A.D. Allier 9, J 86, cité par Delaigue E. in Bull. de la société d'émulation du Bourbonnais. Lettres, sciences et arts. Moulins 1909, p.419.
- ¹⁹RATTE E.-H. de - Éloge de Monsieur de Sauvages in Collection académique, composée de Mémoires, Actes et Journaux des plus célèbres Académies et Sociétés littéraires..., Paris, Panckoucke lib., 1770, T. 9, pp.714, p.47-57.
- ²⁰DULIEU L.- François Boissier de Sauvages (1706-1767). Revue d'histoire des sciences et de leurs applications. 1969, T. 22, n^o 4, pp. 303-322.
- ²¹BARRAL M.- Les deux frères Boissier de Sauvages d'Alès, François le médecin (1706-1767), Pierre Augustin le savant abbé (1710-1795). Bull. Académie des sciences et lettres de Montpellier. N.S., 1996, 27, 277-290.
- ²²GRASSET J. - *Op. cit.* n^o1, Notice autobiographique, p. 203.
- ²³RATTE E.-H. de - *Op.cit.* n^o 19, p. 47.
- ²⁴BARRAL M. - *Op. cit.* n^o 21, p. 278.
- ²⁵GRASSET J. - *Op. cit.* n^o1, Pièces justificatives, p. 207.
- ²⁶PARIS-SORBONNE-BIU Centrale, cote RRA 6= 416, <http://www.sudoc.fr/044287402>.
- ²⁷Allusion à une peinture perdue réalisée par Apelles et décrite par Lucien de Samosate, montrant une femme nue, dans la posture de Vénus sortant des eaux et figurant la Vérité.
- ²⁸V. l'analyse qu'en fait GABRIEL F.- Fictions mélancoliques : maladies d'amour, possessions et subjectivités aliénées à l'époque moderne. Revue philosophique et théologique de Fribourg, 2011, vol. 58, n^o1, p. 185-226.
- ²⁹Pourpier cultivé : il était renommé pour réprimer les appétits de luxure in CHOMEL N. : Dictionnaire œconomique contenant divers moïens d'augmenter son bien et conserver sa santé...Amsterdam chez J. Covens et C. Mortier, 1732, II, pp. 400, p.203.
- ³⁰Curieuse prescription proposée depuis Galien et Avicenne.
- ³¹Espèce de lotus in SERRES L. de : Le grand dispensaire médicinal : contenant cinq livres des institutions pharmaceutiques. Ensemble trois livres de la Matière Médicinale. Avec une pharmacopée, ou Antidotaire fort accompli. Cher Pierre Rigaud, 1624, p. 274, pp. 982.
- ³²Gattilier officinal in DUBUISSON M.-J.- Plantes usuelles, indigènes et exotiques décrites ou indiquées par Chomel, au nombre de 650 ; dessinées en l'état de floraison d'après nature. Paris, L. Duprat-Duverger. 1806. pp.223.
- ³³Terme de médecine. C'est le nom qu'on donne souvent aux confectons, antidotes et électuaire de consistance molle à type de confiture, dans lesquelles pouvait entrer l'opium qui leur a donné le nom in FURETIERE : Dictionnaire universel contenant tous les mots François tant vieux que modernes et les termes de toutes les sciences et des arts. L. et R. Leers, La Haye, 1690, 3 vol.

³⁴ Grenadier cultivé, recommandé dans sa variété acide dans les goûts dépravés des femmes grosses et dans la gonorrhée in CHOMEL Op. cit. n° 29.

³⁵ OVIDE – Le remède à l'Amour, Traduction H. Bornecque. Paris, Les belles lettres, 1961, 13-16.

Si quis amat quod amare iuvat, felicitèr ardens ;

Gaudeat, et vento naviget ille suo ;

At si quis male fert indigna regna puella,

Ne pereat, nostræ sentiatur artis opem.

Que l'amant d'une beauté qui le paie de retour ;

Jouisse de son bonheur, et livre sa voile aux vents propices ;

Mais, s'il est un infortuné qui supporte mal le joug d'une indigne maîtresse,

Qu'il accepte, pour se sauver, le secours de mon art.

³⁶ Doctrine médicale appelée aussi solidisme dont le principal représentant fut Boerhaave (1668-1738) qui attribue toutes les maladies à la contraction ou au relâchement des fibres. Cette conception sera plus tard combattue par Boissier de Sauvages, très fervent adepte de la théorie de l'animisme défendue par Stahl (1660-1734).

³⁷ CESAR Flore – Collectionnisme et curiosité à Montpellier, de la Renaissance à l'aube de la Révolution. Thèse d'Histoire moderne. Univ. Paul Valéry, Montpellier, 2013, 3 vol. p. 349-352, vol. II.

³⁸ OVIDE – Métamorphoses I, 520-525.

Inventum medicina meum est, opiferaque per orbem

Dicor herbarum, subjecta potentia nobis.

Ehi mei, quod nullis amor est sanabilis herbis

Nec prosunt domino, quae prosunt omnibus, artes.

Je suis l'inventeur de la médecine, et dans le monde entier

Je suis réputé secourable; je possède la maîtrise des plantes.

Hélas pour moi, puisqu'aucune herbe ne guérit l'amour

Mon art utile à tous, est inutile à son maître.

³⁹ Réimpression de l'édition de 1599, numérisée par la BNF, Les éditions Chapitre com., 2014.

⁴⁰ RATTE E.-H. de – *Op.cit.* n°19, p. 48.

⁴¹ DULIEU L.- La médecine à Montpellier. T. II, La Renaissance. Les Presses universelles. 1979, p.250

⁴² DAUMAS M.- Le mariage amoureux : histoire du lien conjugal sous l'Ancien Régime. Paris, 2004, A. Colin, pp. 335, p. 91.

⁴³ DAUMAS M. - *Op.cit.* n°42, p. 54.

⁴⁴ TIN L.G.- De la maladie d'amour à l'amour médecin in L'invention de la culture hétérosexuelle, Autrement, 2008, pp. 208, p. 155-158.

⁴⁵ FERRAND J. – Traicté de l'essence et guérison de l'Amour ou de la mélancholie Érotique. À Tolose par la veuve de Jacques Colomiez, et Raym. Colomiez, Imprimeurs Ordinaires du Roy & de l'Université. 1612. pp. 223.

⁴⁶ DAVID-PEYRE Y.- Jacques Ferrand, médecin agenais (1575-16 ?). Société Française d'Histoire de la Médecine. T. VII, 1973, 303-313. www.biusante.parisdescartes.fr/

⁴⁷ DU PLEIX S.- La curiosité naturelle rédigée en questions selon l'ordre alphabétique. Lyon. Chez Simon Rigaud. 1620. pp. 268, p. 103.

⁴⁸ BOYER J.B. de (Marquis d'Argens)-Thérèse philosophe ou Mémoires pour servir à l'histoire de D. Dirrag et de Mademoiselle Eradice. BNF, départ. des livres rares, ENFER 404, pp. 351.

⁴⁹ BADINTER E.- L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel, XVII^e-XIX^e siècle. Flammarion, 1998, pp. 372.

⁵⁰ VOLTAIRE – Dictionnaire philosophique portatif. London, 1764, pp. 344, p. 18.

⁵¹ ROUSSEAU J.J.- Les Confessions. Librairie Garnier frères, Paris, 1946, T. I, Livre 2, p. 89-93.

⁵² DIDEROT D. – La Religieuse. Ladrangé lib., Paris, 1830. pp. 300, p. 182-183.

⁵³ PASTORELLO T.- Sodome à Paris : protohistoire de l'homosexualité masculine, fin XVIII^e –milieu XIX^e siècle. Thèse Université Paris Diderot. 31 mars 2009. pp. 529.

⁵⁴ CAROL A.- Les médecins et la stigmatisation du vice solitaire (fin XVIII^e- début XIX^e siècle) », Revue d'histoire moderne et contemporaine 1/2002 (no 49-1), p. 156-172.

⁵⁵ BRENOT P. – Les médecins de l'amour. Zulman, 1998. pp. 135, p. 13-14 et 103-105.

⁵⁶ OVIDE- Les Héroïdes. H. Bornecque éd. Collection des universités de France. Série latine. pp.325.

⁵⁷ OVIDE – Les Amours. J.-P. Néraudeau éd. Classique de poche. 1997. pp. 202.

⁵⁸ OVIDE – Les remèdes à l'amour. *Op. cit.* n° 35, 40-43

Ad mea, decepti iuvenes, praecepta venite,

Quos suus ex omni parte fefellit amor.

Discite sanari, per quem didicistis amare:

Una manus nobis vulnus opemque feret.

⁵⁹ MOXIUS J.-R.- *Methodi mendendi per venae sectionem morbos muliebres acutos, Libri quatuor.* 1612, Cologne.

⁶⁰ VILLENEUVE A. de – *Opera medica omnia. Tractatus de amore heroico.* Mc Vaugh, Michael Rogers (1938-....). Éditeur scientifique. Barcelona : Universidad de Santander, 1985. <http://www.sudoc.fr/008543704>.

⁶¹ GORDON B. de – *Lilium medicinae inscriptum de morborum prope omnium curatione, septum particularis distributum* - 1624, Lugduni apud Guliel. Rovilium. <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb37252846q>.

⁶² LIEBAUT J.- Trois livres de la santé et fécondité et maladies des femmes - 1582, in-8°.

⁶³ VALERIOLA F de. - *Observationum medicinalium*, 1588, Lugdunum. apud Antonium Candidum. - *Loci medicinae communes tribus libris digesti*, 1589, Lugduni, apud Franciscum Lefevre.

⁶⁴ MERCURIALE G.- *De morbis muliebribus praelectiones* - 1601, Venitiis, apud Iuntas.

⁶⁵ RONDELET G.- *Methodus curandarum omnium morborum corporis humani in tres libros distincta* Livre 1, chap. 45 *De Amantibus*- 1574, Parisiis, apud Carolum Macaeum . <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb372529042>.

- ⁶⁶SYLVIUS J. – Livre de la nature et de l'utilité des mois des femmes et de la curation des maladies qui en surviennent, composé en latin par feu M. Jacques Sylvius, professeur du Roy en médecine, et depuis mis en français par M. Guillaume Chrestian médecin ordinaire du Roy et de Messieurs ses enfants. Paris, G. Morel, 1559, pp. 286, p. 236 et s.
- ⁶⁷PARE A. – Œuvres complètes par J.F. Malgaigne. T.II, à Paris chez J.-B. Baillères, 1840. Dix-huitième livre traitant de la génération de l'homme recueilli des anciens et modernes. p. 633-637.
- ⁶⁸ Arch. Départ. de l'Allier, Titres féodaux, liasse E 156 : extrait baptistaire.
- ⁶⁹DU LAURENS A.- Toutes les œuvres de M^r André Du Laurens, seigneur de Ferrières, traduites en français par M^r Théophile Gelée, médecin, à Paris chez Raphael du Petit Val, 1621. Ch. X et XI, p. 34-37.
- ⁷⁰FERRAND J. –De la maladie d'amour, ou mélancholie érotique. Discours curieux qui enseigne à cognoistre l'essence, les causes, les signes & les remèdes de ce mal fantastique. À Paris, chez D. Moreau. 1623, pp. 270.
- ⁷¹FERRAND J. – *Op. cit.* n° 44, chap. III, p. 19.
- ⁷²VENETTE N.- Tableau de l'amour considéré dans l'état du mariage, divisé en quatre parties. À Parme. Chez Frédéric Gaillard, Sd, pp. 511, Livre III, chapitre II, p. 240.
- ⁷³CONSTANT DE REBECQUE J. – Le médecin françois charitable. À Lyon, chez Jean Certé. 1683. pp. 620.
- ⁷⁴TISSOT S.-A.- L'onanisme. Dissertation sur les maladies produites par la masturbation. Lausanne, chez Chappuis, 1764, pp. 264.
- ⁷⁵BIENVILLE D.-T. de - La nymphomanie ou traité de la fureur utérine. Londres. 1789. pp. 198.
- ⁷⁶BIENVILLE D.-T. de- *Op. cit.* n° 74, p. 14.
- ⁷⁷TISSOT S.-A.- *Op. cit.* n° 73, p. 32-35.
- ⁷⁸BIENVILLE D.-T. de - *Op. cit.* n° 74, p. 155-179.
- ⁷⁹CHAMBON DE MONTAUX N.- Des maladies des filles. T. 2, Paris, rue et hôtel Serpente, 1785, pp. 335, p.98-99.
- ⁸⁰HUNTER J. – Traité des maladies vénériennes. Traduit de l'anglais par M. Audiberti. À Paris chez Méquignon l'aîné, 1787, pp. 430, p. 209-214.
- ⁸¹LIGNAC L. de – De l'homme et de la femme, considérés physiquement dans l'état du mariage. À Lille chez C.F.J. Le Houcq. 1778. Tome I, pp. 379, tome II, pp. 277, tome III, pp. 335 et XV planches.